

MEDECINE ET PHILOSOPHIE

*Docteur J.M. ANDRE
CAEN, le 3 Avril 1993.*

J'envisagerai les problèmes de la médecine et de la philosophie de la façon suivante : après avoir défini la philosophie, je ferai un rapide survol historique des rapports de la médecine et de la philosophie. J'envisagerai ensuite, les raisons qui doivent amener le médecin plus qu'un autre à philosopher pour aborder les problèmes de la Morale et de l'Ethique avant de conclure sur les rapports du pouvoir, du savoir et de la responsabilité.

Je proposerai d'emblée trois définitions de la philosophie :

* La première est d'André Comte-Sponville et inspirée d'Epicure *"La philosophie est une activité discursive (discours et raisonnement) qui a la vie pour objet, la raison pour moyen, le bonheur pour but, la vérité pour norme. Le but est soumis à la norme. La norme est ce que à quoi la pensée se soumet. La sagesse étymologiquement présente dans le mot philosophie est le résultat de cette tension entre le bonheur et la vérité"*.

* La deuxième, de Paul Ricoeur
"La philosophie permet de se situer face à des conflits, à des contradictions et permet de plonger au coeur de ces oppositions pour y exercer un arbitrage".

* La troisième définition, de Michel Foucault
"La philosophie est une manière de réfléchir sur notre relation à la vérité, à partir de là de nous poser la question de notre conduite. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pourquoi et comment ? La philosophie nous permet de nous détacher de ce qui est acquis pour vrai, de penser autrement, de faire autrement".

La première définition de la philosophie nous rappelle qu'il existe une philosophie morale, la deuxième nous apprend qu'il y a une philosophie politique et que le médecin ne doit pas vivre exclu du monde qui l'entoure : il est aussi un citoyen, à part entière, la dernière nous introduit d'emblée dans le droit et le devoir de savoir et aussi dans le concept d'évaluation.

SURVOL HISTORIQUE DES RAPPORTS DE LA MEDECINE ET DE LA PHILOSOPHIE.

Depuis la nuit des temps, médecine et philosophie étaient "un". Entre 1810 et 1835 par la volonté d'un seul homme et d'un homme seul, François Magendie, la médecine devint scientifique. Pour fonder la médecine sur de nouvelles bases, il entra en conflit avec ses maîtres et collègues parisiens et tenta de balayer le chaos des théories contradictoires hippocratiques-galiéniques de l'époque. Sa révolution reposa sur six idées directrices qui marquèrent de façon indélébile la démarche médicale de Claude Bernard et des anglo-saxons. Deux siècles plus tard, la médecine anglo-saxonne se

réfère encore à Magendie. En France, en revanche, il laisse un "trou" dans notre mémoire mais la médecine actuelle que nous pratiquons est magendienne, même si nous en ignorons les principes.

LA RUPTURE DU XVII^{ème} SIECLE.

Malgré la "science sans conscience n'est que ruine de l'âme" de Rabelais, le divorce de la philosophie et de la médecine s'est intégré dans la rupture galiléenne de la science et de la philosophie du XVII^{ème} siècle. Après plus de deux millénaires de vie commune, science et philosophie se séparèrent... A la science : l'exploration, l'explication du monde extérieur, la maîtrise de la réalité ; à la philosophie : le reste... A la première : l'objectif ; à la seconde le subjectif.

La philosophie se laissera cependant entraîner dans l'élan de ces nouvelles connaissances scientifiques. Le dualisme cartésien de l'esprit et de la matière, la comparaison du corps humain à une machine soumis aux mêmes lois physiques repose directement sur les travaux de Galilée et de son école. De leur côté, de nombreux physiologistes, médecins du XIX^{ème} siècle s'emportèrent contre la philosophie qu'ils qualifièrent de métaphysique et élevèrent la science à la hauteur d'un culte.

LE CLOISONNEMENT DU XX^{ème} SIECLE.

Deux siècles plus tard, aussi éloignées fussent-elles apparemment l'une de l'autre, médecine et philosophie ne sont-elles pas toujours "un" ? La médecine n'est toujours pas une science. Le cloisonnement des savoirs et la spécialisation à outrance à l'intérieur de chaque discipline, ont fait perdre de vue à chacun la finalité de son action. Pourtant la médecine utilise des outils scientifiques dans le cadre d'une démarche qui reste probabiliste. La rationalité a codifié et quantifié cette démarche mais face à elle et en elle il y a le facteur humain avec toute l'irrationalité du malade et aussi du médecin. Le philosophe pourrait nous apprendre que cette irrationalité est connue depuis Montaigne et son premier chapitre des *Essais*. Les outils diagnostiques et thérapeutiques se multiplient en nombre, en complexité, en efficacité. Le médecin devient un technicien, un véritable "plombier" du corps humain. Tout préoccupé qu'il est par sa démarche technique et scientifique, il néglige la souffrance morale du malade. Mais le médecin aura toujours face à lui un homme souffrant dans son corps et/ou son esprit pour qui la mort, crainte, désirée, fuie, scotomisée, finalement vécue réellement, sera sa seule certitude.

LES RAISONS QUI DOIVENT AMENER LE MEDECIN PLUS QU'UN AUTRE A PHILOSOPHER.

La philosophie a longtemps été considérée par les anciens comme une médecine de l'âme : la sagesse pour l'esprit, la santé pour le corps. La médecine n'est pas une philosophie comme le laisse croire notre époque moderne car demander le bonheur à la médecine est une erreur confirmée par l'importante consommation actuelle de tranquillisants. Comme tout homme, le médecin pourra faire faire un certain nombre d'actes techniques et même scientifiques par d'autres, il ne pourra cependant jamais déléguer sa fonction de penser. Il sera seul à pouvoir répondre à des questions comme : *Qu'est-ce que vivre ? Qu'est-ce que la mort ?*

Philosopher c'est réfléchir sur des savoirs scientifiques de plus en plus élaborés et se reposer toujours l'éternelle question : quelle attitude vais-je avoir dans tel ou tel cas ? Face à telle ou telle vérité ?

Mais plus qu'un autre, le médecin devra philosopher, car la médecine est un métier tragique, un métier éthique, un métier à risques, un métier de responsabilité comme l'a bien explicité André Comte Sponville.

* La médecine est un métier tragique car il y a confrontation irréductible à la souffrance, à la solitude, à l'angoisse, à la mort. Comment rester serein dans une telle confrontation au pire de la condition humaine ?

* La médecine est un métier éthique car confronté à l'autre. L'autre dans sa solitude: c'est le colloque singulier. L'autre au sein de la collectivité. Une nouvelle tension apparaît dès lors entre cette relation individuelle et cette relation collective et annonce les rapports entre l'éthique et l'économique. *The doctor with two heads : The patient versus the costs.* L'objet de la médecine est un sujet et ce sujet est l'autre. L'éthique commence dès qu'il y a rapport à l'autre. La vérité au malade, l'acharnement thérapeutique, l'euthanasie, l'accompagnement des vivants jusqu'à la mort, le traitement de la douleur, les manipulations génétiques sont autant de problèmes éthiques. Sur le plan technique, la permutation entre médecins est possible, elle ne l'est pas sur le plan de cette relation. Le médecin a un devoir d'humanité.

* La médecine est un métier à risques :

- Risque de fuir dans l'insensibilité et l'indifférence.
- Risque de fuir dans la technique
- Risque de fuir dans le divertissement au sens pascalien du terme
"Quand on danse... on pense à ses pieds... pas à la mort".
- Risque de fuir dans l'angoisse et la maladie, comme l'a montré Renée Sebag-Lanoé dans *Accompagner le grand âge.*

* La médecine est un métier de responsabilité. Le médecin est confronté à des choix que personne ne peut faire à sa place. Cette solitude n'a rien à voir avec l'individualisme forcené et auto-satisfait de certains. Une telle solitude et de tels choix créent une tension souvent difficile à assumer. Mais l'assumer a un nom : Responsabilité. Cette responsabilité explique parfois l'envie d'y renoncer en se faisant des illusions sur la loi et sur les experts. Il est en effet tentant de se réfugier derrière le légalisme : tout ce qui est légal est moralement acceptable. Tout ce qui est illégal est moralement inacceptable. L'avortement est légal, l'euthanasie est illégale. Mais la loi ne peut juger à notre place. Il est tentant de se réfugier derrière les avis d'experts des comités d'éthique. Ces comités donnent des recommandations et préparent le travail du législateur mais ne jugent pas à votre place. La volonté ne se délègue pas et quand on délègue son vouloir, il n'y a plus de morale. S'il n'y a plus de démocratie quand on délègue son pouvoir, que reste-t-il quand on délègue sa pensée ?

LA PHILOSOPHIE DE L'ACTION APPELÉE ENCORE MORALE A RETROUVÉ UN INTÉRÊT CROISSANT AVEC LA CRISE ACTUELLE DE LA SOCIÉTÉ.

La question morale a une spécificité que nous allons analyser. Les rapports de la Morale et de l'Éthique seront ensuite évoqués. Se poseront enfin les problèmes des limites de la Morale.

La question Morale est spécifique bien qu'il y ait eu depuis toujours confusion :

- De la Morale et de la Science.
- De la Morale et de la Politique.
- De la Morale et l'Esthétique.
- De la Morale et de la Religion.

- La confusion de la Morale et de la Science s'appelle le scientisme. La morale n'est pas une science. On ne peut déduire de la morale quoique ce soit de scientifique. La Science est censée dire le Vrai ou l'adéquation des choses au Réel, pas le Bien. La Morale dit le Bien ou/et ce qui doit être le Bien. Il y a un abîme entre le Vrai et le Bien.

- La confusion de la Morale et de la Politique est ancienne et s'appelle l'idéalisme, sa disjonction le cynisme. Pour l'idéalisme : ce qui est moralement bon est politiquement bon. Ce qui est politiquement bon est moralement bon. Cette union peut fonctionner sous la domination de la morale. Ce qui est moralement bon est politiquement juste. L'idéalisme moral de Platon a depuis été relayé par celui de Mac Carthy aux U.S.A et celui des intégristes musulmans. Cet idéalisme moral débouche sur l'ordre moral au-dessus de toute démocratie. L'union de la morale et de la politique peut fonctionner sous la domination de la politique. Ce qui est politiquement juste est moralement bon. Cet idéalisme politique débouche sur le totalitarisme de Lénine et Trotsky.

La disjonction radicale de la politique et de la morale s'appelle le cynisme. Si cette séparation s'opère au bénéfice de la morale, il est possible de parler du cynisme de Diogène pour qui la vertu sans pouvoir était préférable au pouvoir sans vertu. Dans le cas contraire, on retrouve le cynisme de Machiavel pour qui le pouvoir sans vertu était préférable à la vertu sans pouvoir. Bien entendu, une telle opposition crée une tension irréductible car Diogène a raison pour l'individu et Machiavel pour le groupe.

- Il y a risque de confusion entre la Morale et l'Esthétique dans l'esthétisme. Ce qui est beau n'est pas toujours moral. Ce qui est moral n'est pas toujours laid. Dans l'Art, il y a un sentiment d'universalité, dans la Morale une volonté d'universalité. L'Art est un plaisir pas la morale.

- La confusion de la Morale et de la Religion. Cette confusion là est ancrée dans l'histoire de l'humanité depuis la nuit des temps :

- . Avec Platon : la Morale vient de la Religion.
- . Avec Kant : la Religion naît de la Morale.
- . Avec Sartre : la Morale sert de Religion.

La Religion nous rappelle que la Morale suppose le Mal puisqu'elle l'interdit. La Morale est le prix à payer pour l'homme de n'être pas Dieu. Si Dieu est le Bien, l'homme ne peut qu'être le Mal.

La disjonction de la Morale et de la Religion viendra au XVII^{ème} siècle avec Spinoza dont on ne finit pas de découvrir chaque année l'importance. La Morale est une illusion mais elle est nécessaire dans un monde de l'immanence et non de transcendance comme le pensait Platon puis Kant. La transcendance, je le rappelle, suppose un au-delà et un ailleurs hors du monde où est Dieu. L'immanence prétend que l'être n'existe que dans le monde concret et si Dieu existe, il n'existe que dans ce monde. Ce monde devient le seul horizon de l'être et sa seule source de valeur morale.

LA MORALE ET/OU L'ETHIQUE.

Je reprendrai la définition d'André Comte Sponville pour son extrême clarté. "La morale est un discours normatif impératif qui résulte de l'opposition du Bien et du Mal, considérés comme

valeurs absolues ; c'est l'ensemble de nos devoirs. La Morale répond à la question : "*Que dois-je faire ?*". Elle se veut une et universelle. Elle tend vers la vertu et culmine dans la sainteté".

L'éthique est un discours normatif mais non impératif qui résulte de l'opposition du Bon et du Mauvais considérés comme valeurs relatives : c'est l'ensemble réfléchi de nos désirs. Une éthique répond à la question : "*Comment vivre ?*". Une éthique est toujours particulière à un individu ou à un groupe. C'est un art de vivre : elle tend vers le bonheur et culmine dans la sagesse. Le critère opératif éthique proposé par André Comte-Sponville vous fera peut-être sourire "*Si vous n'aimez pas ça, n'en dégoutez pas les autres*". La Morale commande : "*Ne fume pas, ne bois pas, ne mens pas, ne tue pas*". L'Éthique recommande : "*Si tu veux être en bonne santé, il est préférable de ne pas fumer*".

Mais l'individu, tel l'aiguille d'une boussole, est orienté entre le Bien et le Mal, entre le Bon et le Mauvais. Il ne peut y avoir d'Éthique sans Morale, ni de Morale sans Éthique. Il y a un balancement constant entre le devoir moral et le bonheur éthique. L'Éthique est Action et nous renvoie à Aristote et à son *Éthique à Nicomaque*. L'Éthique est rapport à l'autre et nous dirige vers Paul Ricoeur et son *Soi-même comme un autre*. L'Éthique est évaluation et nous entraîne vers Jacques Lacan et son *Séminaire sur l'Éthique*. Je le citerai en disant que "l'Éthique est un jugement sur notre action. Elle n'a de portée que si l'action impliquée comporte un jugement même implicite, la présence de ces deux jugements est essentielle à la structure".

LES LIMITES DE LA MORALE.

Si tout était permis, il n'y aurait pas besoin de morale. Tout n'étant pas permis, j'ai besoin d'une morale mais celle-ci a des limites. L'ordre de la morale ne peut être confondu avec d'autres ordres.

Le premier ordre est l'ordre technico-scientifique, c'est l'ordre des faits. Il est sans morale. Il est structuré par l'opposition technique du possible et de l'impossible et par l'opposition scientifique du vrai et du faux. Cette limite étant constamment remise en question avec le progrès des techniques et des sciences, cet ordre ne peut se réguler de lui-même. Si tout ce qui est possible devait toujours être fait, le monde et la société iraient à la catastrophe. Il faut donc le limiter de l'extérieur.

Le deuxième ordre est l'ordre juridico-politique. Il est structuré par l'opposition du légal et de l'illégal. Tout le légal sera toujours fait. Le légalisme a tous les droits. Puisque cet ordre ne peut se réguler de lui-même, il faut le limiter de l'extérieur.

Le troisième ordre est l'ordre de la morale. Il est structuré par l'opposition du moral et de l'immoral, par l'opposition du droit et de l'interdit, du bien et du mal. La morale dit non c'est l'ordre du devoir et de la volonté. Il faut aussi le limiter de l'extérieur.

Le quatrième ordre est l'ordre éthique. Le mieux serait d'agir par amour mais lequel ? L'amour de soi ? L'amour de l'autre ? L'amour de l'autre pour son propre bien à soi ? L'amour de l'autre pour son bien à lui ? L'amour de bienveillance restant exceptionnel alors agissons comme si... à l'aide de la morale et de l'éthique.

Chacun de ces quatre ordres est indépendant en droit. Ils sont tous nécessaires. Leur confusion expose au ridicule, à la tyrannie, à la barbarie et à l'angélisme. Pour l'individu, une hiérarchie

ascendante du technico-scientifique à l'éthique est nécessaire. Pour le groupe, ce sont les ordres inférieurs qui priment. Sans politique à quoi bon l'économique ? Sans morale à quoi bon la politique ? Pour l'individu, la hiérarchie est celle des primautés subjectives. Pour le groupe, la hiérarchie est celle des primats objectifs. L'individu poussé par le désir (la volonté, le courage et l'amour) acquiert la dignité en remontant une pente que le groupe ne cesse de descendre.

LE POUVOIR, LE SAVOIR...

J'aborderai pour terminer les problèmes du pouvoir, du savoir et de la responsabilité. Je me référerai pour cela à la remarquable étude d'André Comte-Sponville sur le sujet présenté en 1991 au XXème anniversaire de l'Association Economie et Santé.

Le pouvoir est d'abord un verbe avant d'être un substantif. Le verbe relève de l'action : c'est pouvoir faire, pouvoir soigner. Le substantif annonce une action possible : *J'ai le pouvoir de... soigner*. Pouvoir soigner et le pouvoir de soigner supposent en vérité un savoir faire. Il y a un autre pouvoir quand l'action possible est action sur quelqu'un : c'est le pouvoir sur : pouvoir interdire, autoriser, commander. C'est la potestas des latins différente de la potentia.

La puissance (potentia) est première. Le pouvoir (potestas) n'est que la puissance d'un homme sur un autre homme ou d'un groupe sur d'autres groupes. Le pouvoir est la puissance humaine que l'on subit ou que l'on exerce. La puissance se partage avec la nature. Le pouvoir lui est uniquement humain, c'est pourquoi il est tellement agaçant quand c'est celui des autres et tellement agréable quand c'est le sien. Hobbes dans Leviathan disait *Je mets au premier rang un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort*. La lutte pour le pouvoir ou contre le pouvoir des autres, qui est toujours continuer à lutter pour le sien, est en médecine et dans les hôpitaux un signe de vitalité voire de bonne santé. Le pouvoir de soigner du médecin est aussi un pouvoir sur le patient, le malade, les collaborateurs. C'est ce qui donne au pouvoir médical sa force et son ambiguïté.

Pascal, dans les *Provinciales*, rappelle que le savoir n'est savoir que par la vérité qu'il comporte. La vérité est sans pouvoir face à la force. L'exemple de Galilée dont nous parlions tout à l'heure devrait vous en convaincre. Le savoir ne peut rien contre le pouvoir, le pouvoir ne peut rien contre le savoir. Pascal appelle cela la différence des ordres. Ne pas la respecter c'est être ridicule ou tyrannique. Etre ridicule c'est confondre ces deux ordres mais être tyrannique qu'est-ce ?

Le tyran pour certains exerce "un pouvoir autoritaire" ou carrément s'arroge des prérogatives "toujours" exorbitantes. Bref, du tyran domestique familial au mandarin hospitalier la palette tyrannique est riche. Si tout pouvoir autoritaire est tyrannique, le pouvoir ne peut alors être que tyrannique. Y a-t-il un pouvoir sans autorité ? On ne peut pas toujours négocier, toujours se concerter. C'est bien souvent le cas du pouvoir qui n'ose se montrer ou s'assumer. Un tyran peut être démagogue et un individu autoritaire se préserver de toute tyrannie. Pascal dans les *Pensées* donne une réponse à cette question de la Tyrannie:

La Tyrannie consiste au désir de domination universelle hors de son ordre.

La Tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce que l'on ne peut avoir par une autre.

Le Tyran n'est pas celui qui veut commander mais celui qui veut commander dans tous les ordres. *Je suis savant donc on doit m'obéir. Je suis puissant donc on doit me croire*. Voilà comment un chef devient un tyran... ridicule. Le pouvoir médical vient du savoir quand nous parlons du "pouvoir de soigner" mais le pouvoir sur ? "Le pouvoir sur" vient en partie du savoir qui est nécessaire et non suffisant. Heureusement d'ailleurs car si les plus savants étaient les plus puissants et vice et versa, le pouvoir deviendrait la preuve du savoir et vice et versa. En attendant, F.K. Galbraith, ancien collaborateur du président Kennedy proposait une alternative très voisine du réel ! *Il n'y a pas de secret, rien ne donne autant l'illusion de l'intelligence qu'une relation personnelle avec de grandes sommes d'argent*".

Dans toute collectivité, dans tout service, il faut des chefs et des responsables. Les plus savants ? Pas nécessairement. Les plus compétents ? Pas nécessairement non plus mais le meilleur chef c'est le plus apte à commander. Un chef d'orchestre n'a pas à savoir jouer de tous les instruments, il a à diriger. Le pouvoir ne vient pas du savoir. La vérité est sans pouvoir et ne peut donner un pouvoir qu'il n'a pas. Le pouvoir vient du pouvoir. Le pouvoir est le résultat d'un rapport de forces et en démocratie le pouvoir vient du peuple et de lui seul et appartient non à ceux qui ont raison ou qui ont le savoir mais au plus nombreux. Mais ce nombre ne procure aucun savoir. La vérité ne se vote pas. Comment alors lutter contre la tyrannie dans nos hôpitaux quel contre pouvoir exercer ? Il est souhaitable de se rappeler toujours que le pouvoir ne donne pas plus le savoir que le savoir ne donne le pouvoir, que le pouvoir n'est pas un argument et que le savoir n'est pas un commandement.

S'il y a deux ordres distincts, celui du vrai et du savoir, celui de la force et du pouvoir, la difficulté vient du fait que nous sommes toujours pris dans ces deux ordres à la fois. De là naît une tension irréductible (tragique) qui peut aller jusqu'à la déchirure. Comment faire alors ? Alain répond : *"Obéissance aux pouvoirs d'une part, liberté de l'esprit d'autre part" "Vouloir approuver avant d'obéir c'est se tromper sur l'obéissance, mais vouloir approuver par discipline c'est se tromper sur la pensée"*. Assumer cette tension a un nom : la responsabilité. La responsabilité c'est respecter la distinction des ordres et les exigences spécifiques de chacun. Etre responsable c'est être ni tyrannique, ni ridicule, ni lâche, ni servile. Etre responsable ce n'est renoncer ni à sa propre force, ni à sa raison, ni à ses capacités d'aimer comme le dit Pascal. Il n'y a pas de responsabilité sans tension, il n'y a pas de responsabilité heureuse. Ces ordres se limitent l'un l'autre, chacun échouant où l'autre règne et nous condamnent à l'avance à l'échec. Je citerai pour terminer André Comte-Sponville, *L'échec au moins partiel est la règle. Seuls les irresponsables y voient une raison de renoncer ou de tout sacrifier à l'un seulement de ces ordres. Les autres continuent comme ils peuvent ce combat qui est vivre et naviguent au plus près entre le ridicule et la tyrannie, entre l'angoisse et la culpabilité.*

CONCLUSION.

La philosophie en aidant à vivre, en questionnant inlassablement la technique permet de rendre intelligibles les problèmes posés en évitant d'être dupe de pensées qui n'en sont pas. La médecine a besoin de philosophie pour ne pas divaguer ou aller à la dérive. La technique doit être un moyen et non pas une fin en soi. Le raisonnement scientifique et la réflexion philosophique doivent devenir un outil essentiel du médecin. Il pourra avec cet outil intégrer le concept "et/ou" et s'éloigner du concept "ou bien/ou bien" et de son incapacité à supporter la relativité essentielle des choses humaines, faute de pouvoir faire appel à un juge suprême. A ce prix, le médecin pourra redevenir : "médecin" et "plombier" et "philosophe" et "économiste" et... La confrontation de plusieurs niveaux de discours ne peut que faire apparaître un nouveau discours médical étayé par ces propos de Michel Foucault : *"On comprend que certains pleurent sur le vide actuel et souhaitent dans l'ordre des idées un peu de monarchie. Mais ceux qui, une fois dans leur vie, ont trouvé un ton nouveau, une nouvelle manière de regarder, une autre façon de faire, ceux-là, je crois, n'éprouveront jamais le besoin de se lamenter que le monde est erré et qu'il est temps que les autres se taisent pour qu'enfin on n'entende plus le grelot de leur réprobation"*.

Références bibliographiques

- * **André COMTE-SPONVILLE :**
- *"Une éducation philosophique"*
PUF.

- * **Marcel CONCHE :**
- *"Orientation philosophique"*
PUF.

- * **Michel FOUCAULT :**
- *"Naissance de la clinique"*
PUF - Quadrige.

- * **Georges CANGUILHEM :**
- *"Le normal et le pathologique"*
PUF - Quadrige.

- * **PASCAL :**
- *"Pensées sur la politique"*
Editions Rivages.

.